



De Izzeldin Abuelaish

Adaptation et mise en scène Denis Laujol

Avec Izzeldin Abuelaish & Deborah Rouach

Collaboration artistique Julien Jaillot

Scénographie Olivier Wiame

Création lumières Xavier Lauwers

Création sonore Marc Doutrepoint

Création vidéo Lionel Ravira

Costumes Carine Duarte

Editeur original walker & company, New York, publié avec l'accord de Westwood creative artists ltds

Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Compagnie Ad Hominem et de la Coop et Shelterprod. Avec le soutien de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge et l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles et Wallonie-Bruxelles International.

REVUE DE PRESSE – Juin 2021

Presse écrite

Le Soir – Catherine Makereel – 15/06/2021

La Libre – Stéphanie Bocart – 16/06/2021

Focus Vif – Estelle Spoto – 17/06/2021

Le Soir – Catherine Makereel – 19/06/2021

Le Vif – Estelle Spoto – 24/06/2021

Radio

Radio Judaïca – « Judaïca Culture Club » avec Irit Daniel – 21/06/2021

Radio Judaïca – « Judaïca Culture Club » avec Irit Daniel – 28/06/2021

La Première RTBF – « Entrez sans frapper » avec Jérôme Colin et Eric Russon – septembre 2021

Web

RTBF Culture – Xavier Ess – 19/06/2021

Apache – Frederik Polfliet – 22/06/2021

LE SOIR

«Je ne haïrai pas»: la vie, comme une ligne de crête

Au Poche, Denis Laujol s’empare du témoignage d’Izzeldin Abuelaish, médecin palestinien qui a exercé en Israël et refuse de céder à la haine alors que ses filles ont péri sous les tirs, à Gaza.



Déborah Rouach porte ce récit seule sur scène. - D.R.

Par **Catherine Makereel (/3773/dpi-authors/catherine-makereel)**

Le 15/06/2021 à 10:50

En janvier 2009, sa douleur, captée en direct par une chaîne de télévision israélienne, fait le tour du monde. Lors de l’opération Plomb durci, une roquette israélienne frappe la maison d’Izzeldin Abuelaish, à Gaza, tuant ses trois filles et sa nièce. Si le désespoir de cet homme frappe ainsi l’opinion, et contribuera en partie à stopper la sanglante opération militaire, c’est aussi parce que l’homme a connu un destin particulier : enfant de Gaza né dans une misère noire, il réussit, poussé par une mère déterminée, à accomplir des études de médecine. Spécialisé en gynécologie obstétrique, il sera le premier médecin palestinien à exercer en Israël et deviendra un spécialiste mondial de l’infertilité.

Malgré les humiliations régulières subies au passage des fameux *check points*, Izzeldin Abuelaish continuera de croire en la paix. Mais surtout, il aide aussi bien les femmes israéliennes que palestiniennes à donner la vie. Donner la vie, alors même que le conflit va bientôt ôter celle de ses filles. Son histoire, Izzeldin Abuelaish l’a écrite dans *Je ne haïrai point*. Un témoignage aujourd’hui adapté au théâtre par Denis Laujol, déjà salué pour ses mises en scène de *Pas pleurer*, *Fritland*, ou *Le champ de bataille*.

Cette fois, le metteur en scène s’est d’abord attaqué au titre : « *Dans Je ne haïrai point, il y a quelque chose de l’injonction divine alors que c’est avant tout une histoire humaine*, précise le metteur en scène. *C’est donc devenu Je ne haïrai pas. Nous n’avons pas non plus voulu coller à l’actualité, même si ça pèsera forcément sur ce qu’on raconte. On s’éloigne du conflit géopolitique pour le ramener à quelque chose d’humain, d’intemporel, qui parle à un public d’ici.* »

Echapper au manichéisme

Au début, quand la commande est venue d’Olivier Blin, directeur du Poche, Denis Laujol a eu quelques réticences sur le sujet : « *Il y a déjà eu plein de spectacles sur la Palestine et le Poche a une certaine couleur par rapport à ça. On échappe difficilement au militantisme, ce qui me fait peur au théâtre. Je me méfiais du côté “exemplaire” du personnage. Je déteste quand on me dit ce que je dois penser au théâtre.* » Pour échapper au manichéisme prêchi-prêcha, l’artiste imagine une pirouette : « *Plutôt que de faire porter cela par un acteur palestinien, j’ai réécrit le texte du point de vue des femmes de cette histoire : sa mère, sa femme, ses filles, sa nièce, qui reviennent de chez les morts pour s’adresser à Izzeldin, mais aussi au public.* »

C’est donc une comédienne, et pas n’importe laquelle, qui portera ce récit seule sur scène : Déborah Rouach. Après avoir roulé sa bosse en France chez les plus grands – de Joël Pommerat (*Cendrillon*) à Séverine Chavrier (*Les palmiers sauvages*) –, l’actrice revient dans nos contrées pour endosser une pièce qui porte une résonance forcément particulière chez cette femme juive d’origine marocaine.

« *Déborah se méfiait très fort de ce qu’on allait faire de cette pièce. On s’est accordés sur ce qu’on allait raconter, la sensibilité qu’on allait développer, plutôt que la sensiblerie. Tout le monde peut dire qu’on est pour la paix quand on est un Occidental à des milliers de kilomètres de là-bas. Nous voulions d’abord toucher du doigt l’humanité de cet homme.* » Régulièrement mentionné dans les candidatures au Prix Nobel de la paix, Izzeldin Abuelaish viendra spécialement du Canada, où il vit désormais, pour assister aux premières représentations de la pièce ainsi qu’aux rencontres prévues après. Lui qui a créé Daughters for life, une association qui aide les femmes du Moyen-Orient à accéder aux études supérieures, viendra donner plus de corps encore à ces tragédies humaines noyées dans le flot incessant de l’actualité.

Du 16 au 26 juin au Théâtre de Poche (Bruxelles). (<https://www.poch.be/show/2020-je-ne-hairai-pas>)

Face à l'injustice, s'employer à ne pas être envahi par la haine

Denis Laujol adapte et met en scène le récit "Je ne haïrai point" d'Izzeldin Abuelaish, médecin-obstétricien palestinien né à Gaza.

Je ne haïrai pas Où Bruxelles, Théâtre de Poche – 02.649.17.27 – www.poch.be Quand Du 17 au 26 juin

Après la re-création en plein air de *Fritland* au Poche en mai, le metteur en scène et comédien Denis Laujol revient dans le petit théâtre du Bois de la Cambre avec un nouveau spectacle, *Je ne haïrai pas*, qui marque la réouverture de la salle au public en intérieur. "Pendant le confinement, on a répété la pièce en décembre et janvier puis on l'a présentée en février devant une trentaine de professionnels, raconte Denis Laujol. On l'avait créée dans la forme, mais il manquait le rapport au public: c'est comme si on prépare un gros gâteau, qu'il est prêt mais qu'on ne peut pas le servir. Personne n'avait jamais vécu ça. Waouh! Qu'est-ce que c'est trash!"

Initialement prévu en février, le spectacle a été reporté pour quelques dates ce mois de juin; il est également d'ores et déjà reprogrammé à la saison 2022-2023 (du 10 au 29 octobre 2022). "La bonne nouvelle, se réjouit Denis Laujol, c'est qu'Izzeldin Abuelaish, qui est l'auteur dont je me suis inspiré pour écrire *Je ne te haïrai pas*, vient de Toronto pour assister à la première du 17 juin et à au moins trois représentations, peut-être plus. Il nous a dit (rires): 'I have flexible tickets!'"

Casquette à pois et conflit israélo-palestinien

L'aventure de *Je ne haïrai pas* démarre à l'été 2019. "J'étais sur la route des vacances, direction une étape du Tour de France, se souvient Denis Laujol. À ce moment-là, ma préoccupation principale était de savoir si j'allais trouver une casquette à pois pour mes enfants". Puis, appel du directeur du Théâtre de Poche. "Là, d'un coup, le conflit israélo-palestinien m'est tombé sur le coin de la figure, dans un train pour le Sud." Olivier Blin lui propose de lire *Je ne haïrai point* d'Izzeldin Abuelaish en vue de l'adapter au Théâtre de Poche.

Médecin-obstétricien mondialement réputé, spécialiste des problèmes d'infertilité, Izzeldin Abuelaish est né en 1955 à Gaza dans le camp de réfugiés de Jabalia. Premier médecin palestinien à exercer en Israël, il défend un rapprochement pacifiste entre Israël et la Palestine. Et ne veut en aucun cas se laisser envahir par la haine ou la vengeance. Même après avoir vécu l'insoutenable: en janvier 2009, lors de l'opération Plomb Durci, une roquette israélienne s'est abattue sur sa maison, tuant trois de ses filles et sa nièce.

"J'ai acheté et lu le livre, reprend le metteur en scène. Je me suis dit: 'Ouh! Lala!' Mais c'est difficile de refuser un tel défi. Après, tout le boulot, c'est d'arriver à trouver par quel bout l'attraper. Je suis moi-même papa de trois enfants et je me suis demandé comment, face à l'injustice, un homme fait pour refuser la haine et se reconstruire après avoir perdu trois de ses filles et sa nièce". Et de poursuivre: "Depuis ma première mise en scène – Mars de Fritz Zorn –, il a été question de la haine et de la colère: c'est un gars qui se bat contre son cancer et essaie d'identifier ses ennemis. La colère, la révolte ont longtemps été mon moteur de création. Mais, depuis quelque temps, je l'ai remplacée par l'envie de créer du lien. La colère n'a pas disparu, mais j'ai plus tendance à chercher ce qui rapproche les gens plutôt que ce qui les sépare. Et cette période de confinement, de solitude, de manque de lien social m'a encore plus amené là-dedans".



Deborah Rouach dans "Je ne haïrai pas" d'après Izzeldin Abuelaish sur la scène du Théâtre de Poche.

"Sans vouloir évacuer les dimensions politiques du texte, j'ai essayé de me placer à un endroit d'humanité, de sensibilité universelle – c'est le rôle du théâtre."

Denis Laujol

En charge de l'adaptation et la mise en scène de "Je ne haïrai pas"

Si le conflit israélo-palestinien demeure d'une actualité brûlante, "sans vouloir évacuer les dimensions politiques du texte, j'ai essayé de me placer à un endroit d'humanité, de sensibilité universelle – c'est le rôle du théâtre, explique Denis Laujol. Les casquettes à pois que j'avais cherchées pour mes gamins, c'était peut-être ça le bon bout pour attraper ce récit". Il ne le cache pas: ce texte "m'a fait transpirer"; "c'est l'un des plus difficiles que j'ai eu à écrire".

Jusqu'où peut aller le dialogue ?

Contrairement à Zenel Laci, qui interprète son propre rôle de fritier d'origine albanaise dans *Fritland*, Denis Laujol n'envisage pas de faire jouer Izzeldin Abuelaish. Tout de suite, il pense à la comédienne Deborah Rouach. Mais il lui manque encore la porte d'entrée du récit. C'est alors qu'il imagine une rencontre, un dialogue entre le médecin et les femmes disparues qui ont marqué sa vie: ses trois filles tuées dans le bombardement de sa maison, sa femme décédée d'une leucémie en 2008, et sa mère.

"Vu tout ce qu'Izzeldin Abuelaish a traversé, ce spectacle est une succession de raisons de haïr, expose Denis Laujol, et, en même temps, il est traversé par cette question: jusqu'où peut aller le dialogue?", expose Denis Laujol, qui parle en connaissance de cause puisqu'il a co-organisé l'occupation du Théâtre national. "Face à un gouvernement de droite qui te méprise, il faut s'accrocher pour croire au dialogue parce que c'est plus facile dans la théorie que dans les actes"...

Il ajoute: "Je crois qu'on sort de ce spectacle avec beaucoup de rage et d'émotion. Mais j'espère qu'il donnera aussi envie de se parler. En tout cas, on a conscience d'être moins seul". Plus globalement, "aujourd'hui, et cela vaut pour toutes les pièces de théâtre, il y a une urgence à se retrouver, à refaire société, à renouer du dialogue et à recréer du lien social parce qu'on se rend compte de ce qui a été abîmé: il y a une prise de conscience que chacun derrière son écran, c'est la porte ouverte à toutes les haines, simplifications et extrêmes".

Stéphanie Bocart

Critique scènes : Le commandement d'Izzeldin Abuelaish



Photographie Véronique Vercheval

17/06/2021 – Estelle Spoto

Reporté de quelques mois à cause du Covid, *Je ne haïrai pas* rencontre enfin le public au Théâtre de Poche. Mise en scène par l'infatigable Denis Laujol, Deborah Rouach y porte seule le témoignage d'un médecin palestinien extra-ordinaire.

Il y a des destinées objectivement hors du commun et des forces de caractère qui ne peuvent susciter que le respect. La destinée et la détermination d'Izzeldin Abuelaish sont de celles-là. Palestinien né dans un camp de réfugiés de la bande de Gaza, il a subi dans sa vie tant de privations, d'injustices, d'humiliations et de blessures intimes qu'il aurait pu, presque "légitimement", en nourrir une haine féroce de l'ennemi. Au lieu de ça, persuadé que ce n'était pas la voie à suivre, il s'en est tenu à ce commandement personnel, "Je ne haïrai point", qu'il a choisi comme titre du livre qui raconte son parcours: de gamin sans le sous à premier médecin palestinien formé en Israël, gynécologue et obstétricien spécialiste des questions de stérilité persuadé que la volonté de guérir ne connaît pas de frontière.

Ce parcours, qui bascula le 16 janvier 2009 quand trois de ses filles périrent avec une de ses nièces dans leur propre maison sous les tirs israéliens, et ce livre ont touché le metteur en scène Denis Laujol (*Le Porteur d'eau*, [Fritland](#), *Le Champ de bataille*) qui a souhaité les transposer au théâtre.

Je ne haïrai pas, créé au Théâtre de Poche, est un seul en scène. Et contrairement à ce qu'on pouvait attendre, ce n'est pas un comédien qui endosse la parole d'Izzeldin Abuelaish, mais une comédienne, Deborah Rouach. Parce que l'option d'adaptation de Denis Laujol est de mettre en avant les femmes disparues de la vie du médecin palestinien: sa mère Dalal, sa femme Nadia, ses filles Bessan, Mayar et Aya et sa nièce Noor.

Initiée par d'apaisantes images de vagues faisant écho à la couverture du livre, brutalement déchirées par le coup de fil qu'Izzeldin Abuelaish donna en direct à la télévision palestinienne juste après l'attaque tragique du 16 janvier 2009, *Je ne haïrai pas* parvient, par la voix de ces femmes, à synthétiser sa vie à travers plusieurs épisodes marquants. Jusqu'à une solide rupture où Deborah Rouach révèle son tempérament volcanique dissimulé sous son apparence de frêle jeune fille.

Je ne haïrai pas est un fameux tour de force, avec de l'arabe dans le texte et d'émouvantes conversations téléphoniques par-delà la mort, auquel on aura peut-être ce seul reproche à faire : en plaçant dans la bouche de ces femmes les mots d'Izzeldin lui-même, les personnages manquent au final d'un point de vue propre et perdent en épaisseur. Ce qui n'enlève rien à l'importance de ce témoignage, livré avec beaucoup de sensibilité.

Je ne haïrai pas: jusqu'au 26 juin au Théâtre de Poche, reprise annoncée du 10 au 29 octobre 2022.

« Je ne haïrai pas » : refuser la haine, malgré tout

Derrière chaque grand homme se cache une femme. Derrière Izzeldin Abuelaish, médecin palestinien engagé pour la paix, se dessine le destin de plusieurs femmes.

CATHERINE MAKEREEL

D'emblée, on sait que cette histoire finit mal. D'ailleurs, *Je ne haïrai pas* s'ouvre sur cette terrible vidéo, qui a fait le tour du monde lorsqu'en janvier 2009, pendant l'opération Plomb durci, une roquette israélienne frappe la maison d'Izzeldin Abuelaish à Gaza, tuant ses trois filles et sa nièce, et que son désespoir est capté en live sur une chaîne de télé israélienne. Cet homme, médecin obstétricien palestinien, spécialiste de l'infertilité, qui a fait le choix d'exercer en Israël, vient de voir la vie de ses proches voler en poussière.

« On a niqué tout le suspense », balance avec cynisme Deborah Rouach, seule sur scène, après ces quelques minutes d'archives douloureuses. « Mais bon, le suspense, hein... Israël-Palestine, c'est Real Madrid-Union Saint-Gilloise, les morts en plus. Il n'y a pas vraiment de suspense. Les cow-boys contre les Indiens, si vous préférez », poursuit la comédienne, déterminée, avec le metteur en scène Denis Laujol, à raconter le destin heurté d'un homme



Déborah Rouach glisse sur scène d'un fantôme à l'autre. © VÉRONIQUE VERCHEVAL

sans sombrer dans un moralisme larvoyant.

Pour éviter toute approche donneuse de leçons, la pièce s'éloigne du texte autobiographique du Dr Izzeldin Abuelaish – *Je ne haïrai point*, publié chez Robert Laffont – pour se placer du point de vue des femmes de son histoire. Avec une aisance époustouflante à passer d'un personnage à l'autre, Deborah Rouach commence par incarner la mère d'Izzeldin pour rappeler la vie de misère à Gaza : neuf enfants – six garçons et trois filles – entassés dans une pièce de trois mètres sur trois.

Entre retenue et colère

Alors que leur première maison sera rasée – « parce que les rues étaient trop étroites pour laisser passer les chars d'Ariel Sharon » –, la famille survit dans Gaza, « qui n'est qu'un immense camp de réfugiés ». Entre-temps, Izzeldin doit se lever à 3 h du matin pour gagner sa croûte avant d'aller en classe. Malgré

tout, il deviendra médecin.

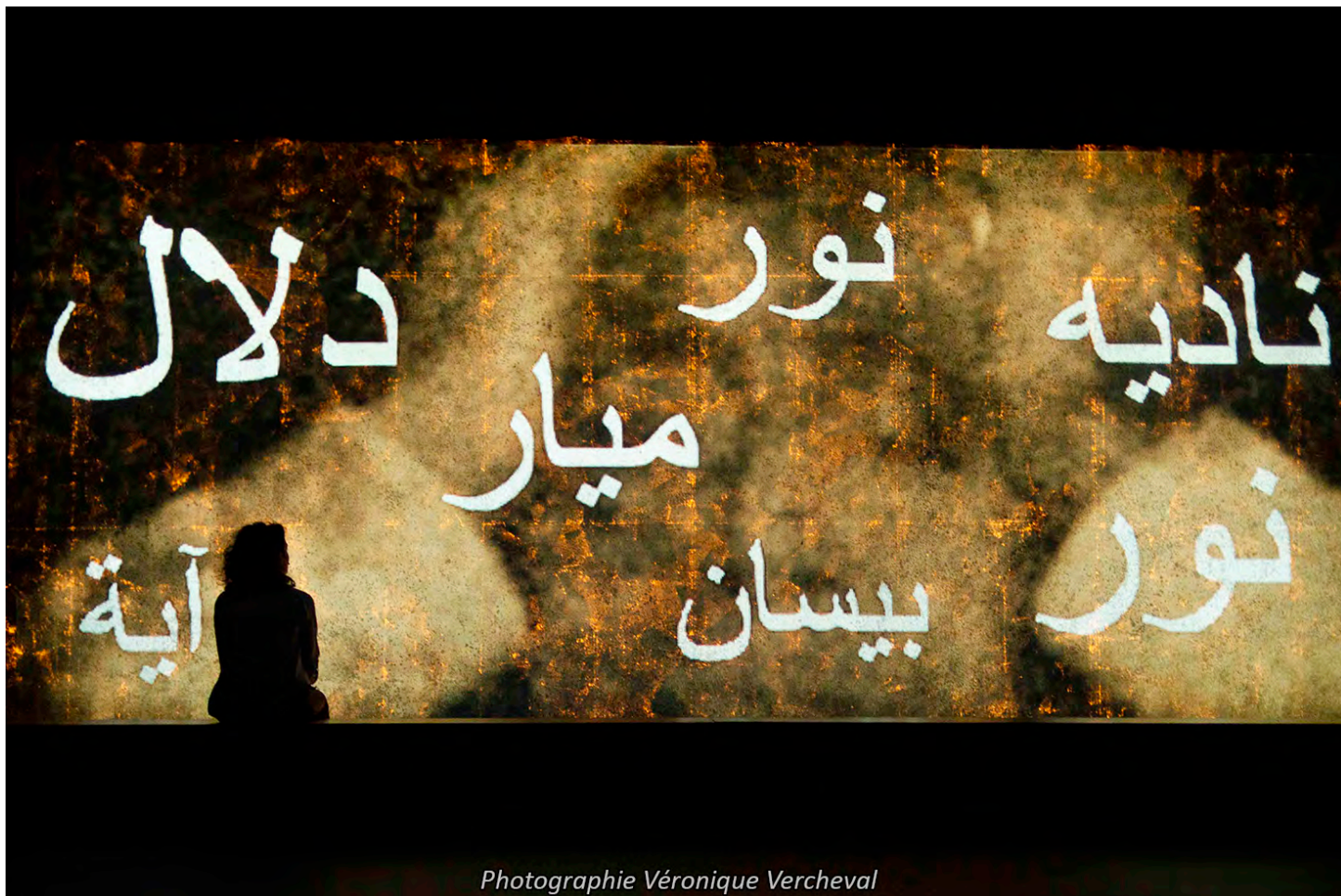
Pendant un peu moins d'une heure, Deborah Rouach glisse d'un fantôme à l'autre. Elle sera aussi Nadia, épouse d'Izzeldin, morte d'une leucémie foudroyante. Fréquemment ballotté, humilié, aux check-points qui barrent l'entrée de Gaza, le médecin sera retardé deux jours durant et donc empêché de veiller sa femme mourante.

La comédienne ressuscite ces pans de vie qui, en filigrane, racontent une guerre tantôt insidieuse, tantôt cataclysmique, jusqu'à cette bombe qui traversera la maison d'Izzeldin. Juive d'origine marocaine, Deborah Rouach oscille entre retenue et colère dans cette traversée forcément poignante. Pour déjouer l'écueil des bons sentiments, elle n'hésite pas à se moquer du metteur en scène, « qui n'a jamais mis les pieds à Gaza », ou de ses propres invraisemblances : « Ben oui, je suis petite, je fais gamine. Je les amuse bien les metteurs en scène avec mes petits poings impuissants qui s'agitent. C'est émouvant, non, cette petite fille en colère, on sait bien qu'elle ne vous fera pas de mal alors on a envie de la protéger... On dirait la Palestine, putain, je suis une petite Palestine en colère, et impuissante, et attendrissante ! »

Bien sûr, *Je ne haïrai pas* choisit un angle subjectif dans un conflit de plus en plus polarisé, mais pour, au final, porter une forme d'humanisme qui ne rejette finalement qu'une chose : la haine. N'est-ce pas le premier pas pour tendre la main par-dessus les murs et les obus ?

Jusqu'au 26 juin au Théâtre de poche (Bruxelles).

"Je ne haïrai pas" vertigineux plaidoyer pour la paix au Théâtre de Poche



Photographie Véronique Vercheval

Xavier Ess - Publié le samedi 19 juin 2021 à 10h44

"Le théâtre est plus fort que les balles." C'est la conviction d'Azzeldin Abuelaish, palestinien de la bande de Gaza. En 1994, il est le premier médecin palestinien à exercer en Israël. Obstétricien spécialiste de la fertilité, il aide à donner la vie chez lui à Gaza comme en Israël, malgré les tracasseries et les humiliations aux checkpoints. Le 16 janvier 2009, pendant l'Opération Plomb Durci menée par l'armée israélienne, un char tire deux obus sur sa maison, tuant trois de ses filles et une de ses nièces. Malgré ce drame, continuant à jeter des ponts entre les deux communautés, le Dr. Azzeldin Abuelaish choisit la lumière du dialogue plutôt que les ténèbres de la haine.



"Je ne haïrai pas" - Théâtre de Poche 2021 © Véronique Vercheval

Une tragédie qui fera le tour du monde

Comme aucun reporter n'est autorisé à entrer à Gaza, **Azzeldin Abuelaish s'improvise correspondant de guerre**, avec l'unique téléphone de la famille, de la chaîne israélienne Channel 10. **Au moment du drame, le journaliste interrompt le journal télévisé pour diffuser en direct l'appel au secours d'Azzeldin Abuelaish.** La tragédie fera le tour du monde, de même que le livre **"Je ne haïrai point : un médecin de Gaza sur les chemins de la paix"** traduit en 25 langues. C'est le parcours de cet homme, infatigable messager de la paix, que le **Théâtre de Poche** a proposé au metteur en scène **Denis Laujol**. Un spectacle intelligent, dénué de toute sensiblerie, mené de

main de maîtresse par la comédienne **Déborah Rouach** qui tient son récit avec la poigne à la manière d'une gazaouie vénère.



Déborah Rouach seule en scène pour "Je ne haïrai pas" - Théâtre de Poche 2021 © Véronique Vercheval

Je ne haïrai pas

Comme on le lira ci-dessous dans l'interview que nous a accordé **Azzeldin Abuelaish**, présent lors de la première, son leitmotiv est de **faire ressentir la réalité de la vie des palestiniens** enfermés dans la bande de Gaza. Le metteur en scène **Denis Laujol** a choisi lui aussi d'être au plus près de la réalité. Il raconte **l'histoire d'Izzeldin, du gamin au père de famille nombreuse (il a huit enfants) à travers la voix des femmes** : la mère **Adal**, la femme **Nadia** et l'évocation des filles **Aya, Bessan, Mayar** et **Nour** la cousine. L'évocation seulement, parce que **Déborah Rouach jette l'éponge**. Elle refuse de jouer les filles disparues, interrompt le spectacle et invective son metteur en scène. Une trouvaille qui sera répétée plusieurs fois pour contrebalancer le trop plein d'émotion. Parce que, comme le dit la comédienne qui a la gouaille d'une Edith Piaf, "il est où le suspense?" La scénographie sobre d'**Olivier Wiame** est très juste, comme à son habitude, avec un jeu d'ombres discret et le ressac la mer. Seule fenêtre d'évasion, d'horizon meilleur pour les gazaoui.e.s



Dr Azzeldin Abuelaish en séance de dédicace, Théâtre de Poche le 17 juin 2021 © Wyzman Rajaona - Poche

La rencontre avec le Dr Izzeldin Abuelaish

Installé à l'extérieur du théâtre de Poche, entre deux dédicaces de son livre, Izzeldin Abuelaish explique d'emblée que son action en faveur de la paix au quatre coins du monde est à la mémoire de ses filles.

"C'est ma mission de diffuser mon histoire parce que l'art transmet un message d'humanité. **Le théâtre est plus fort que les balles.** Et en même temps, le public voit la vérité de ce qui se passe (à Gaza); qui ils sont et ce à quoi ils sont confrontés [...] Comme dit Jésus " recherchez la vérité car elle vous rend libre " [...] Nous avons réussi aujourd'hui à venir ici pour nous tenir debout, et que le public sache que malgré les meurtres et le sang des innocents, nous avons réussi à créer la vie. Nous sommes déterminés à créer la vie à partir de la douleur, de la souffrance. **Nous créons l'espoir.**"

Établir le bon diagnostic pour donner le bon traitement

"Aujourd'hui, le public est venu écouter une histoire vraie, pour se sentir en empathie avec d'autres êtres humains. Pas une histoire politique, une histoire humaine. Maintenant que peuvent-ils faire ? quand vous connaissez la vérité, quand vous établissez le bon

diagnostic, vous pouvez donner le bon traitement. Nous devons encourager la liberté pour tous [...] transformer les mots en action.[...] Tout a un début et une fin. Netanyahou, où en est-il aujourd'hui... il est fini. L'occupation, un jour, aura une fin. **Les mensonges ont une fin. Les ténèbres ont une fin.** La résolution du conflit est un enjeu pour la paix mondiale [...] Je verrai un état palestinien, aujourd'hui plus qu'auparavant."

Une profession de foi

"Ma foi est importante, tout comme mon éducation, mon expérience de vie et ma profession. En tant que médecin, je ne perdrai jamais espoir dans le traitement d'un patient."



En pratique :

Je ne haïrai pas

Théâtre de Poche du 16 au 26 juin 2021

Plus tard :

en tournée du 27 septembre au premier octobre 2022

au Théâtre de Poche : 10 au 29 octobre 2022

Weergeven

Bewerken

Verwijderen

Revisies

Dupliceren

INTERVIEW

Palestijns schrijver Izzeldin Abuelaish doorbreekt de cirkel van haat en wraak

22 juni 2021

Frederik Polfliet

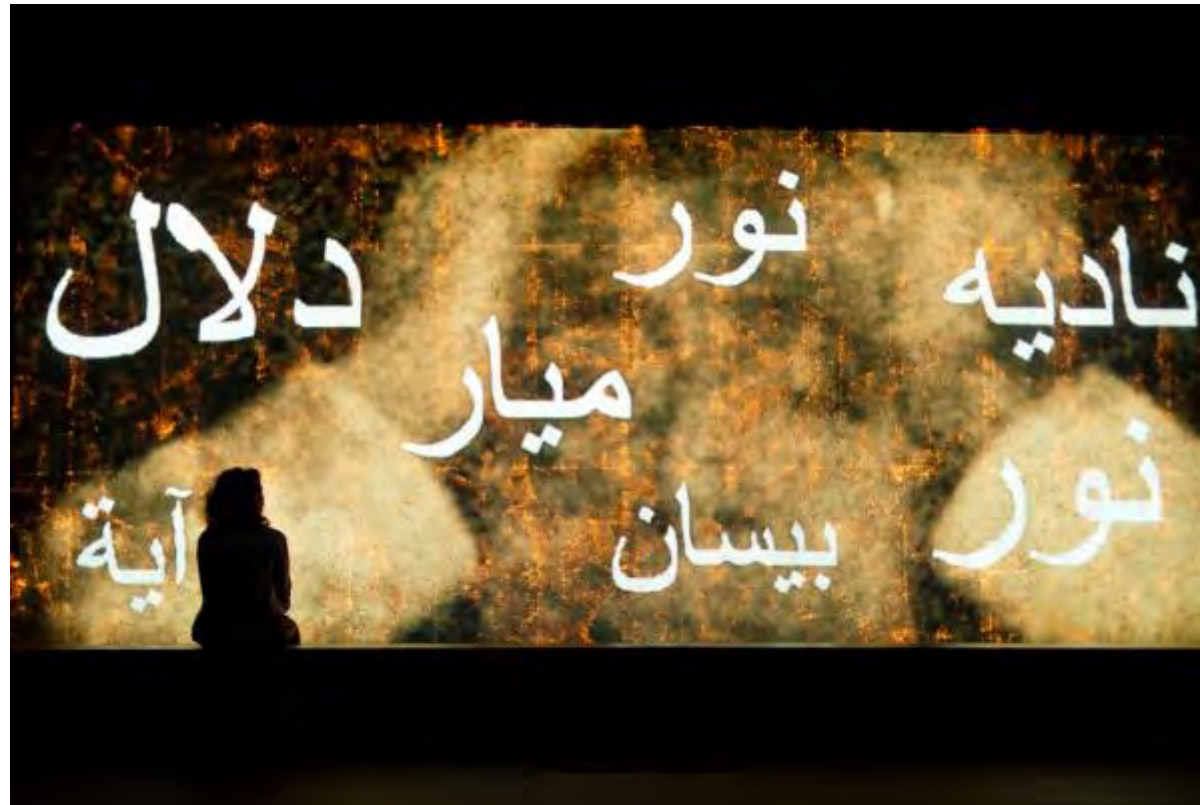


Je ne haïrai pas, de theateradaptie van Abuelaish' boek, speelt nog tot en met zaterdag in Brussel. (© Véronique Vercheval)

In 2009 doodde een Israëlische tank tijdens de belegering van Gaza drie dochters en een nichtje van Izzeldin Abuelaish. Ondanks deze hartverscheurende tragedie blijft de Canadees-Palestijnse arts en vredesactivist zich onverdrotten weren tegen de vicieuze cirkel van haat, wraak en geweld. ‘Haat vormt wereldwijd een grote bedreiging voor onze volksgezondheid.’

In zijn internationaal geprezen boek *I shall not hate* (2010) maakt de Canadees-Palestijnse arts en fertiliteitsexpert **Izzeldin Abuelaish** (1955) ons deelgenoot van een even onwaarschijnlijk tragisch als hoopgevend levensverhaal. Zijn carrière in de geneeskunde en gynecologie verraadt niet dat hij ter wereld kwam in het vluchtelingenkamp Jabalia in de Gazastrook. Als eerste Palestijnse arts ooit in dienst van een Israëlisch ziekenhuis groeide Abuelaish uit tot een brugfiguur die met één been in Palestina en het andere in Israël stond.

In die hoedanigheid bracht Abuelaish tijdens Operatie Gegoten Lood, de militaire actie van Israël tegen **Hamas** (27 dec. 2008 – 18 jan. 2009) vanuit zijn woonkamer dagelijks live verslag uit voor de Israëlische televisie over de situatie in Gaza. Op 16 januari, tijdens de laatste dagen van de militaire inval, werd ook zijn woonst getroffen door twee tankgranaten. Hierop lag zijn appartementsgebouw vol met dode en zwaargewonde kinderen. Abuelaish, die nog maar kort voor Operatie Gegoten Lood zijn vrouw Nadia verloor aan acute leukemie, moest nu ook drie dochters – Bessan (21), Mayar (15), Aya (14) – en zijn bij hem schuilende nicht Noor (17) afgeven.



Je ne haïrai pas (© Véronique Vercheval)

Enkele minuten na de aanval belde Abuelaish de presentator van het Israëlische Kanaal 10 radeloos op en werd zijn verschrikkelijke getuigenis over het drama rechtstreeks uitgezonden. De hartverscheurende beelden gingen de wereld rond en Abuelaish verbijsterde naderhand met zijn haast bovenmenselijke verzoeningsgezinde opstelling. Hij weigerde te haten. “Als ik wist dat mijn dochters het laatste offer waren op het pad naar vrede tussen de Palestijnen en de Israëli’s, kon ik daarmee leven”, verklaarde hij.

Vaccinatie tegen haat

Abuelaish, vandaag professor Global Health aan de Universiteit van Toronto, mocht in maart nog een eredoctoraat van de Universiteit Antwerpen in ontvangst nemen als erkenning voor zijn bijdragen aan de opleiding en emancipatie van jonge vrouwen. Ter nagedachtenis van zijn dochters riep hij Daughters for Life in het leven, een internationale stichting die jonge vrouwen uit het Midden-Oosten de kans geeft om verder te studeren.

‘Het is niet met de granaten die mijn kinderen vermoordden, maar met wijsheid en moed dat we verandering ten goede realiseren’

Vanwege de coronacrisis gebeurde de uitreiking van het doctoraat online, maar nu is Abuelaish in België ter gelegenheid van de opvoering van het op zijn boek gebaseerde theaterstuk *Je ne hairai pas*. “Eigenlijk biedt het stuk lessen die ik trok uit mijn leven”, vertelt de professor aan Apache. “Het gaat over mijn ervaringen als vluchtelingenkind en hoe ik talloze beproevingen te boven kwam. Hoe ik uit de dood leven putte en ondanks al het leed nog steeds hoop uitdraag. Het verlies van mijn vrouw en de dood van mijn drie kinderen was een immense tragedie. Maar het is niet met de granaten die mijn kinderen vermoordden, maar met wijsheid en moed dat we verandering ten goede realiseren. Want haat vergiftigt en belet ons om vooruit te geraken. Haat is een zeer besmettelijke, destructieve chronische ziekte die vrede in de weg staat.”

“We leven niet alleen in deze wereld; mijn leven en vrijheid zijn onlosmakelijk verbonden met die van anderen. Met de pandemie hebben we ervaren hoezeer ook onze gezondheid onderling verbonden is, of we nu in Canada of België wonen”, zegt Abuelaish. Hij pleit voor een vaccinatieprogramma dat mensen voorziet van respect, waardigheid en gelijkheid, om zo mensen immuun te maken voor haat. “Dan pas kunnen we toewerken naar een wereld zonder armoede en lijden. Als een vrije samenleving haar vele armen niet kan helpen, kan zij ook niet voorkomen dat de weinige rijken elkaar gaan haten.”

Geneeskunde, de grote gelijkmaker

Op de rand van ons bewustzijn, schrijft Abuelaish in zijn boek, bestaat bij de mens het gevoel dat elke vreemdeling en iedereen die we niet kennen een vijand is die ons bedreigt. “Vraag een Jood of hij of zij bereid is een kamer met een Palestijn te delen en het antwoord zal meestal ontkennend zijn, en zo zal de gemiddelde Palestijn er ook voor terugdeinzen een kamer met een Jood te delen. Als ze echter ziek worden en in hetzelfde ziekenhuis moeten worden behandeld, wordt het plotseling aanvaardbaar om een kamer met wie dan ook te delen.” Gezondheid beschouwt Abuelaish als een gemeenschappelijk terrein en geneeskunde als een brug om de kloof tussen mensen en volkeren te dichten.

‘Geneeskunde kan de kloof tussen mensen overbruggen en artsen kunnen boodschappers van vrede zijn’

De filosofie van verzoening en vrede zit bij Abuelaish diep ingeworteld in zijn opleiding, beroep en praktijk als arts: “Ik ben arts en daarom zie ik dingen het duidelijkst in geneeskundige termen. Voor mij zijn vrede en gezondheid dan ook wezenlijk verbonden. Ga hier in Brussel naar een ziekenhuis en je treft daar mensen aan met de meest uiteenlopende achtergronden. Maar als arts en verplegend personeel kijk je naar de patiënt als mens en niet naar zijn of haar nationaliteit of etniciteit. Mensen worden er zonder onderscheid en als gelijken behandeld.”

Ook buiten het ziekenhuis moeten we die gelijkwaardigheid nastreven. Het baart Abuelaish grote zorgen dat veel politici bewust polariseren en mensen ophitsen om de afstand tussen verschillende groepen te vergroten. “Ze verdelen om te heersen, maar het zijn niet zij die de prijs betalen in tijden van oorlog. Dat zijn de onschuldige 66 kinderen en veertig vrouwen die afgelopen weken omkwamen door Israëlische bombardementen. In hen zie ik mijn eigen dochters terug. Die agressie moet dringend een halt worden toegeroepen. De Palestijnen zijn territoriaal bezet en de Israëli’s worden op hun beurt bezet door angst en haat. Die haat schalde onlangs nog door de straten toen manifestanten tijdens een Vlaggenmars naar aanleiding van de 54ste verjaardag van de bezetting van Oost-Israël ‘Dood aan de Arabieren’ scandeerden.

Omgekeerd bloeit het extremisme ook op bij de Palestijnen. Volgens Abuelaish zit het in het menselijk karakter om in een toestand van onophoudelijk lijden wraak te nemen. “Van ongezonde mensen kan niet worden verwacht dat ze logisch nadenken. Dit parasuïcidale gedrag van raketten afvuren en zelfmoordaanslagen plegen nodigt uit tot tegenaanvallen van de Israëli’s, gevolgd door wraak van de inwoners van de Gazastrook, waarop een nog meer disproportionele reactie van Israël volgt. De vicieuze cirkel gaat maar door. Het is tijd voor politici om positief op te treden en te bouwen in plaats van te vernietigen. De militaire en mentale bezetting moet dringend ingeruild worden voor de vrijheid, gelijkheid en rechtvaardigheid voor iedereen.”

Hulpkreet aan internationale gemeenschap

De nieuwe Israëlische regering belooft echter weinig verandering voor de Palestijnen. **Benjamin Netanyahu’s** beleid (eerste minister van Israël tot 16 juni 2021, red.) bood geen uitzicht op vrede en met het aantreden van de nieuwe eerste minister **Naftali Bennett** ligt er niet meteen een koerswijziging in het verschiet. “Wat dat betreft koester ik geen hoop. Qua politieke visie is Bennett zo mogelijk nog extremer dan Netanyahu”, meent Abuelaish.

‘Qua politieke visie is Bennett zo mogelijk nog extremer dan Netanyahu’

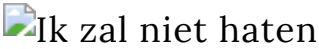
De dokter beklemtoont de verantwoordelijkheid van de internationale gemeenschap. “Veel mensen hebben hun vertrouwen in het internationaal politieke systeem verloren. Het Palestijns-Israëlische conflict is een grote uitdaging voor de geloofwaardigheid ervan. Uiteindelijk moeten de internationale gemeenschap en de Europese Unie tussenkomen, een eind stellen aan de gruwel en de kloof overbruggen tussen Palestijnen en Israëli’s. Zij moeten de VN-resoluties, mensenrechten en het internationaal recht afdwingen.”

Abuelaish meent dat het ook in het belang is van de Verenigde Staten om kritischer te zijn voor Israël, nu de publieke opinie meer oog heeft voor de betreurenswaardige omstandigheden waarin de Palestijnen moeten leven: “Het onrecht jegens de Palestijnen dringt meer en meer door. Denk aan de gedwongen uitzetting van

families in de wijken Sheikh Jarrah en Silham en de bestorming van de Al-Aqmoskee in Jeruzalem. De aanval vond plaats op een van de heilige plaatsen van de islam, uitgerekend op de eerste dag van de ramadan - de heilige maand van vergeving en aanbidding!”

“Tot op de dag van vandaag houden de provocaties en agressie ten aanzien van de Palestijnen aan. We weten ondertussen dat geweld alleen maar meer geweld oproept en een voedingsbodem voor haat is. De enige manier om daar verandering in te brengen is via dialoog en begrip”, besluit Abuelaish.

Het boek *Ik zal niet haten* is verkrijgbaar bij uitgeverij Kritak. Het theaterstuk *Je ne hairai pas*, onder regie van Denis Laujol, is nog te zien tot en met 26 juni in Théâtre de Poche, La Cambre, Brussel.



📌 Palestina, Cultuur, theater, oorlog, Israël, Izzeldin Abuelaish, Dossier Israël Palestina

LEES OOK



Frank Olbrechts / 18-05-2021

PALESTINIAN-
ISRAEL-
CONFLICT-
GAZA

Israëlische inbreuken op internationaal recht doen geweld ontbranden
Mensenrechtenorganisaties bestempelden recent het Israëlische beleid als apartheid. Het onrecht tegenover één bevolkingsgroep is de sluimerende oorzaak van het terugkerende geweld...



Brigitte Herremans, Ludo Abicht / 14-04-2021

taylor-
brandon-
Y8r0RTNrIWM-
unsplash

De twee gezichten van de strijd tegen antisemitisme
Antisemitisme wordt steeds vaker gelijkgeschakeld met kritiek op de staat Israël. Zo riskeren we echt antisemitisme niet ernstig te nemen of zelfs niet te zien.



Jan Walraven / 13-03-2021

sociale
media
twitter
Facebook

Algoritmische campagne, Israëlische Big Brother, en Nederlandse grondadel
De verkiezingsimpact van Big Tech, de ogen van de Israëlische veiligheidsdiensten en de tanende grondadel in Nederland. Dit en meer in de Keuze van Apache.

REACTIES

Voeg een publieke reactie toe ...

Neem eerst even de [spelregels](#) door.

REAGEER

Malgré la mort de trois de ses filles dans un bombardement en 2009, Izzeldin Abuelaish, fils de réfugiés de Gaza devenu gynécologue en Israël, a toujours prôné la réconciliation. Il était en Belgique pour assister à *Je ne haïrai pas*, l'adaptation sur scène de sa biographie.

Propos recueillis par Estelle Spoto

Izzeldin Abuelaish

« Mon histoire, c'est l'histoire d'une nation »

Dès les premières minutes du spectacle, il apparaît, sur l'écran. Dévasté. Les images, datant du 16 janvier 2009, ont fait le tour du monde. Izzeldin Abuelaish vient de perdre trois de ses filles, Bessan, Mayar et Aya, ainsi que sa nièce Noor, alors que sa maison a été bombardée par un char israélien lors de l'opération Cast Lead (« Plomb durci »). Son témoignage en direct depuis la bande de Gaza a sensibilisé la planète entière au sort des Palestiniens. Malgré cette tragédie, et les humiliations et injustices vécues au quotidien depuis l'enfance à Gaza, celui qui fut le premier médecin palestinien spécialiste formé en Israël, s'est imposé ce commandement : « Je ne haïrai point. » Un commandement qu'il a choisi comme titre de sa biographie, publiée en anglais en 2010 et sous-titrée *Un médecin de Gaza sur les chemins de la paix*. Résidant aujourd'hui à Toronto, au Canada, Izzeldin Abuelaish était à Bruxelles pour assister à la première de l'adaptation de son livre, mise en scène par Denis Laujol et portée par Deborah Rouach au Théâtre de Poche (1).

Ce n'est pas votre premier séjour à Bruxelles. Vous souvenez-vous de la première fois que vous êtes venu en Belgique ?

Oui, c'était en 2003, pour ma formation à l'hôpital Erasme. J'arrivais d'Italie pour continuer ma spécialisation en médecine fœtale et en génétique afin de devenir spécialiste de la stérilité. J'étais très impatient de revenir à Bruxelles pour assister à cette pièce parce que la Belgique fait partie de ma vie, de mon histoire. Nous avons un proverbe arabe qui dit que celui qui n'est pas reconnaissant envers les gens n'est pas reconnaissant envers Dieu. Donc, merci au peuple belge et en particulier à mon ami Jean-Marc Delizée, bourgmestre de Viroinval (NDLR : alors secrétaire d'Etat aux Affaires sociales, chargé des Personnes handicapées, il a signé la postface de l'édition française de *Je ne haïrai point*), dont je suis citoyen d'honneur. J'ai rencontré Jean-Marc en Belgique, il m'a donné de l'espoir et il a soutenu un premier projet mené en faveur des enfants palestiniens au camp de Jabalia. C'est grâce à Jean-Marc que j'ai rencontré Olivier Blin, le directeur du Théâtre de Poche, qui m'a dit que mon histoire était le genre de celles qu'il voulait dans son théâtre. Olivier ...

Le grand entretien



« Ce monde peut être plus juste, plus libre, plus paisible, si on accorde aux femmes plus d'éducation et de pouvoir, des fonctions, des opportunités. »

... voulait produire l'adaptation de mon livre pour que les gens sachent. Mon histoire, c'est l'histoire d'une nation, les Palestiniens, mais c'est aussi l'histoire humaine universelle de l'espoir, de la souffrance et l'histoire d'un défi : je veux donner l'exemple, être un modèle, même si je ne souhaite à personne de devoir faire face à ce à quoi j'ai été confronté.

Quand avez-vous décidé d'écrire ce livre et pourquoi ?

J'ai commencé à y penser en 2006. Avec mon expérience de vie en tant qu'enfant palestinien réfugié, de là d'où je viens, ayant grandi dans une famille qui a été chassée de ses terres pour qu'on y amène des gens venus d'ailleurs, avec tout ce que j'ai traversé pour réussir à devenir médecin, avec tout ce parcours, certains me disaient que j'avais beaucoup de choses à raconter, que je pouvais être une source d'inspiration pour les autres. J'ai donc commencé à écrire en 2006, mais j'ai retravaillé le texte après 2009, après le meurtre de mes filles.

L'écriture a-t-elle été un processus ardu ?

Oui, parce que ce que j'ai vécu des choses très difficiles en quatre mois. Je pense que les chiffres ont une signification dans la vie et, dans la mienne, le chiffre 16 joue un rôle. Ma femme Nadia est décédée d'une leucémie aiguë le 16 septembre 2008. Et le 16 janvier 2009, mes filles ont été tuées. Le chiffre 16 me suit de bonne et de mauvaise manières. Mais, malgré ces tragédies, j'ai senti que mon message devait être diffusé. Donc, j'ai terminé l'écriture du livre et j'ai choisi ce titre, *I Shall Not Hate*, parce que les gens pensent que, quand on a été confronté à une tragédie, on est forcément rempli de colère

et de haine. Je suis sans doute en colère et certaines personnes ont le droit de haïr dans certaines situations, mais je me suis dit à moi-même que je devais pardonner à ceux qui ont commis cela. Quand je dis « Je ne haïrai point », je lance un défi aux coupables. Je suis prêt à ne pas me laisser abattre, je ne me laisserai jamais abattre, parce qu'avec la haine, je serais brisé, je serais vaincu, je deviendrais malade, faible. Il faut attendre, être patient, et voir qui gagnera à la fin de la partie. Mais avec quels moyens ? Je dis non à la haine mais je suis armé de ma sagesse, de mes connaissances et de mes mots. Vous êtes journaliste, vos mots sont plus forts que les balles. Les balles sont les armes des faibles. Les mots sont les armes que je continuerai à utiliser pour transmettre le message de mes filles.

Quand ce commandement, « Je ne haïrai point », est-il devenu conscient ?

Je l'ai appris de ma mère. En tant qu'enfants palestiniens, nous avons beaucoup souffert. Je suis l'aîné de la famille et j'ai commencé à travailler très jeune, dès mon enfance. En plus, comme ma mère n'est pas du même village que mon père, elle était considérée comme une étrangère et certaines personnes ne nous traitaient pas comme elles auraient dû le faire. Mais ma mère m'a toujours appris à tendre la main à celui qui vous frappe, à être gentil avec celui qui vous blesse. C'est ce que j'ai appris d'elle et c'est ce que je continuerai à faire. Ma fille Bessan – que Dieu la bénisse – m'a dit, quand elle avait 14 ans que la violence ne peut pas être résolue par la violence, que la haine ne peut pas être résolue par la haine.

BIO EXPRESS

1955

Naissance dans le camp de Jabalia, dans la bande de Gaza.

1997

Début de sa formation en obstétrique et gynécologie à l'hôpital Soroka, en Israël.

2009

Décès de plusieurs membres de sa famille, dont trois de ses filles, dans le bombardement de sa maison à Gaza par un char israélien.

2010

Parution de son livre *I Shall Not Hate*, publié en 2011 en français chez Robert Laffont sous le titre *Je ne haïrai point*.

Le grand entretien



BELGA IMAGE

La pièce accorde une large place aux femmes de votre vie. Et dans votre livre, vous écrivez : « Il est temps de donner du pouvoir aux femmes et aux filles palestiniennes, de les respecter, de leur accorder leur indépendance et de les laisser nous montrer le chemin. » Un point de vue qui ne semble pas si courant au Proche-Orient...

C'est un constat que j'ai fait. Je le vois aux personnes qui sont derrière mon succès : ma mère, ma femme, mes filles. Ce monde dans lequel nous vivons a été créé d'Adam et Eve, à égalité. Adam et Eve étaient complémentaires, pas en compétition. Ils sont différents mais ils sont égaux. Je crois que ce monde peut être plus juste, plus libre, plus paisible, si on accorde aux femmes plus d'éducation et de pouvoir, des fonctions, des opportunités. Citez-moi cinq femmes dans l'histoire qui ont mené à un désastre. Mais combien d'hommes ? Nous avons besoin de plus de femmes assises aux tables des décisions, dans les rôles de leader, dans les parlements, à la tête des institutions et je suis tout à fait sûr que si elles y arrivent, elles ne feront jamais un monde pire que celui que nous connaissons maintenant.

La question de l'égalité hommes-femmes et de l'accès aux postes à responsabilités est très vive en Belgique. Quelle est la situation en Palestine ?

En Palestine, les femmes ont globalement un niveau

« Ma mère m'a toujours appris à tendre la main à celui qui vous frappe, à être gentil avec celui qui vous blesse. »

d'études supérieur aux hommes, mais il ne s'agit pas que d'éducation : le contexte où l'on vit est important. La nation palestinienne est sous occupation, elle n'est pas libre, elle n'a pas le contrôle de ses ressources, elle ne peut pas avoir de projets d'avenir parce qu'elle ne sait pas ce qui peut se passer demain. C'est une nation traumatisée, qui souffre depuis des décennies. Cette situation a un impact sur les femmes et donc je pense que c'est quand ce pays sera libre et indépendant qu'elles pourront s'épanouir. Mais il y a quand même des femmes qui se distinguent, qui réussissent. En cinq ans, deux Palestiniennes, Hanan Al Hroub en 2016 et Asma Mustafa en 2020, ont reçu le Global Teacher Prize (NDLR : attribué par la Fondation Varkey, dont le credo est « une éducation de qualité pour chaque enfant »). Mais quelle est la valeur de tout ça si elles ne sont pas libres ?

Votre livre a été publié en 2010. Que s'est-il passé pour vous depuis ?

Je suis parti vivre au Canada. La décision de partir à Toronto avait été prise avant que mes filles ne soient tuées. J'enseigne, je fais de la recherche, je voyage partout dans le monde pour diffuser le message de mes filles. En tant que croyant, je suis redevable envers Dieu et envers mes filles. Et bien sûr, je n'oublie pas d'où je viens. Ce n'est pas parce que j'ai bien réussi dans la vie que je dois oublier. Je suis un réfugié palestinien, qui a souffert, comment puis-je faire pour aider les autres ? Mon cœur est connecté à mes racines. Mais en tant que Palestinien, je ne suis pas libre de retourner en Palestine pour me recueillir sur les tombes de mes filles. J'ai déjà mentionné l'importance pour moi du chiffre 16. Le 16 juin 2016 a été ...

... pour moi, après la tragédie de 2009, le premier jour de bonheur : quand mes deux filles ont reçu leur diplôme de l'école d'ingénieurs. Mon fils aussi a été diplômé. Nous ne nous sommes pas laissé abattre. Parce que beaucoup de gens s'attendaient à ce que nous soyons complètement brisés.

Vous écriviez que « sur le terrain, il se passe chaque jour des choses qui sont totalement ignorées des médias internationaux ». Est-ce que cela a changé en dix ans ?

Même si les informations sont toujours monopolisées et déformées à cause des médias traditionnels qui sont complètement contrôlés et biaisés en Israël, la situation a tendance à changer grâce aux réseaux sociaux, qui peuvent rendre compte de la vérité. On constate un changement dans l'opinion internationale à propos de la situation palestinienne. Je le sens, c'est un nouveau chapitre qui s'ouvre. On l'a vu dernièrement, avec cette recrudescence de la violence en mai. Mais on a constaté également qu'il y avait eu des modérations injustifiées de contenus pro-palestiniens sur Facebook et sur Instagram. Ce qui a déclenché un mouvement de boycott de Facebook et une mobilisation pour faire descendre sa notation en nombre d'étoiles sur les boutiques d'applications. Elle est passée de 4,1 à 1,8 sur 5.

Qu'avez-vous ressenti en assistant à la première au Théâtre de Poche de *Je ne haïrai pas*, face à votre propre histoire ?

J'ai déjà vu au théâtre des adaptations de mon livre en allemand, en arabe, en hébreu, en anglais et en espagnol et j'avais envoyé à l'équipe du Poche les textes de certaines de ces adaptations. Mais je ne savais pas comment le spectacle allait se dérouler et ça a été un choc dès le début. Parce que je pensais que ça commencerait doucement, par mon enfance. Mais le spectacle démarre sur la tragédie de 2009. Ça m'a ramené en arrière. J'étais ici physiquement, en train de regarder le spectacle, mais en réalité j'étais de retour à la maison. Cette tragédie fait partie de ma vie mais penser à ces moments n'est pas facile. Quand j'ai entendu prononcer les noms de mes filles : Bessan, Mayar, Aya, celui de ma nièce Noor, de Nadia, ma femme, de Dalal, ma mère, ça m'a donné envie de les voir, de leur parler. Dans mon bureau, j'ai devant moi la photo de mes filles et parfois je leur parle. J'imagine ce qu'elles seraient aujourd'hui, je les imagine dans leur maison, avec leurs enfants. En 2009, Bessan était sur le point de décrocher son diplôme de l'université. Elle avait 21 ans. J'imagine Mayar, qui voulait étudier la

médecine, en blouse blanche. Aya voulait être avocate ou journaliste. Et Noor voulait devenir enseignante. Je pense qu'à la fin de ce spectacle, on ne peut pas parler tout de suite, parce que c'est un choc. Il faut quelques minutes pour s'en remettre, assimiler ce qu'on a vu. Est-ce que tout cela se passe vraiment dans notre monde ? Le défi, quand on a touché le cœur du public, c'est de provoquer un changement dans l'esprit des spectateurs, à un niveau individuel. Comment peut-on faire une différence, pour être la voix de ceux qui n'en ont pas ? Et même si on peut se dire que la pièce touche un petit nombre de personnes – avec les restrictions Covid, environ 70 spectateurs par soir –, tout commence par une personne, tout commence petit. Et il ne faut pas se sous-estimer soi-même. Dans mon livre, je raconte l'histoire de la jeune fille et des étoiles de mer. Une grande marée en a rejeté des centaines sur la plage. Une jeune fille arrive et les voit en train de mourir. Alors elle commence à les

Un quartier de Gaza en ruines après un bombardement israélien, le 18 mai dernier.



Le grand entretien

remettre à la mer, une par une. Un homme arrive et lui demande ce qu'elle fait. « Je sauve des vies », dit-elle. « Mais il y en a des centaines, ça ne va pas faire de différence ! » La jeune fille prend une étoile de mer, la remet à l'eau et dit : « Pour celle-là, ça fait une différence ! »

Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Mon projet est de rendre justice à mes filles, pour que le crime de mes filles innocentes soit reconnu par le gouvernement israélien, et pour obtenir des excuses. Mon combat continue. Je ne veux pas qu'on justifie la mort de mes filles en disant qu'il s'agit de « dégâts collatéraux ». C'est un nouveau crime contre elles de dire cela. Elles ne sont pas des dégâts collatéraux. Les dégâts collatéraux, c'est pour une chaise, du matériel, pas pour des êtres humains. Il y a une loi en Israël contre les Palestiniens qui dit qu'après deux ans, on ne peut plus déposer de plainte. Donc, pendant ces deux ans, j'ai essayé par

« Je ne me laisserai jamais abattre, parce qu'avec la haine, je serais brisé, je serais vaincu, faible. »



GETTY IMAGES

tous les moyens pacifiques d'obtenir des excuses mais je n'en ai pas eu. Alors j'ai déposé plainte. Mais mon avocat m'a signalé qu'en tant que Palestinien, pour déposer une plainte contre Israël dans un tribunal israélien, je devais payer au cas où je perdrais le procès. 20 000 shekels, soit plus de 5 000 euros, pour chacune de mes filles et ma nièce. Voilà le monde dans lequel nous vivons. Mais je ne plierai pas à cause de l'argent, je suis déterminé et je continuerai à me battre. Donc en 2017, nous sommes allés témoigner. En 2018, la cour a rejeté l'affaire. J'ai dû faire appel à la Cour suprême et payer à nouveau. Les audiences auront lieu en novembre 2021. Si on gagne le procès, je voudrais que l'argent investi aille à la fondation que j'ai créée en mémoire de mes filles, Daughters for Life (NDLR : *dédiée à l'éducation des filles, notamment en leur donnant accès au lycée et à l'université*). Cette fondation est établie en Belgique. Et nous avons signé un accord avec l'université d'Anvers, qui nous accorde quatre bourses pour que quatre jeunes filles du Moyen-Orient puissent venir étudier en Belgique. Bientôt, nous ouvrirons le bureau de Daughters for Life en Belgique. Mon rêve serait qu'un jour, il existe un collège pour l'éducation des filles baptisé Daughters for Life. Un jour, quand je retrouverai mes filles dans la vie éternelle, j'aurai un grand cadeau pour elles : je leur aurai rendu justice et je pourrai leur dire que leur sang n'aura pas été versé en vain. **V**

(1) *Je ne haïrai pas*, jusqu'au 26 juin au Théâtre de Poche, à Bruxelles. Reprise annoncée du 10 au 29 octobre 2022.